UNIVERSITÉ DE LAUSANNE — FACULTÉ DE MÉDECINE

SERVICE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE
PROF. DR. E. GOLDSCHMID

La médecine au Mexique pendant la période pré-coloniale et coloniale

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE POUR L'OBTENTION DU GRADE
DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

José A. GALLARDO-DÍAZ, B. Sc., A. M.

PUERTO RICO

1938

IMPRIMERIE C. RISOLD & FILS, LAUSANNE

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE — FACULTÉ DE MÉDECINE

SERVICE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE
PROF. DR. E. GOLDSCHMID

La médecine au Mexique pendant la période pré-coloniale et coloniale

---

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE POUR L'OBTENTION DU GRADE
DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

José A. GALLARDO-DÍAZ, B. Sc., A. M.

PUERTO RICO

1938

IMPRIMERIE C. RISOLD & FILS, LAUSANNE

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

FACULTÉ DE MEDECINE

La Faculté de Médecine de l'Université de Lausanne, sans se prononcer sur les opinions du candidat et ensuite des rapports favorables de MM. les professeurs **Michaud** et **Goldschmid,** autorise l'impression de la thèse intitulée :

**La médecine au Mexique
pendant la période pré-coloniale et coloniale.**

présentée par **Mr José A. Gallardo-Diaz** (Puerto Rico), pour l'obtention du grade de docteur en médecine.

Lausanne, le 31 mars 1938.

Le Doyen :
Dr. Edwin RAMEL

A mi Padre

A la memoria de mi Madre

Nous tenons à exprimer ici notre gratitude à Monsieur le Professeur Dr Edgar GOLDSCHMID pour la bienveillance et la fermeté avec lesquelles il nous a guidé dans l'élaboration de ce travail.

A mon maître, Monsieur le Professeur Louis MICHAUD qui a bien voulu être notre juge, sincères remerciements.

A Monsieur le Professeur Dr Edwin RAMEL doyen de la Faculté de Médecine, j'exprime toute ma reconnaissance pour son attitude bienveillante et son amabilité à mon égard.

INTRODUCTION

Partout, l'ancienneté de la race humaine est prouvée par l'étude des différents objets, laissés par ses colons dans les strates, tels que : objets d'art, squelettes, monuments, parfois même des documents qui peuvent nous donner approximativement des informations non seulement sur son antiquité, mais aussi sur son origine.

D'après les différentes découvertes géologiques et archéologiques faites au Mexique, on peut dire que ses tous premiers habitants émigrèrent dans ce pays il y a trois ou cinq mille ans. Leur origine est encore un mystère, bien que l'on puisse dire qu'ils semblent être venus de l'Océanie (ou de la fabuleuse Atlantide). Ils apportèrent avec eux leur civilisation et s'établirent dans différentes régions, où peu à peu naquirent différents dialectes, mœurs, croyances ; de nos jours encore on peut trouver leurs descendants vivants dans des régions isolées de la même manière que leurs ancêtres.

Fernando Cortéz trouva au Mexique un haut degré de civilisation. Durant les premières années de colonisation par par l'Espagne, le pays fut visité et exploré par les hommes de science les plus éminents. Grâce au très grand intérêt porté alors par les Espagnols à leur nouvelle colonie, NUEVA ESPAÑA (nom alors donné au Mexique), de nombreuses annales (parmi les plus importantes citons celles de Benaduci, Díaz et Sahugún) ont été rédigées à l'époque et c'est là que nous trouvons l'explication de choses des temps pré-coloniaux et coloniaux.

Dans les pages suivantes, nous nous proposons de résumer à l'aide de ces sources, les plus intéressants articles médicaux de ces deux périodes.

LA PÉRIODE PRÉ-COLONIALE

Les différentes tribus indigènes qui habitèrent le Mexique actuel vénéraient plusieurs divinités qu'ils croyaient être en rapport avec la médecine, surtout en ce qui concerne la cause des maladies et la façon de les soigner. Ils attribuèrent à certains dieux l'origine des maux, à d'autres la puissance de les guérir et ils cherchaient à les implorer par des sacrifices, des danses, des chants et autres rites sacrés.

Pour les Mexicains, la déesse TZAPOTLATENAN présidait à la médecine générale, c'est à elle qu'on attribuait la découverte de l'OXITL, résine sacrée qui guérissait presque tous les maux ; chaque année des sacrifices humains et autres rites avaient lieu en son honneur. TETZCATLIPOCA, le dieu créateur de l'univers était considéré comme celui qui vous « donnait » les maladies, et justifiable en cela parce que punisseur des méchants. On attribuait à QUETZALCOATL, le dieu de l'air, la puissance de guérir les rhumes, les rhumatismes ; il était aussi invoqué par les femmes désirant un enfant. La ville de Cholula lui était consacrée et possédait un temple en forme de pyramide, élevé en son honneur. On lui avait dédié une année nommée TEOXIHUITL, les âmes s'y préparaient par un jeûne de 80 jours.

TLALTECUIN, le dieu noir, était considéré comme le dieu des enfants ; les parents avaient l'habitude de les emmener dans son temple, où, après beaucoup de danses sacrées, le prêtre donnait l'eau sainte TLILOTL aux enfants afin qu'ils recouvrassent la santé.

D'après les Mexicains, la déesse CIHUACOACTL fut la première femme qui mit un enfant au monde : elle correspond ainsi à Eve de la Bible. Elle était vénérée par les femmes qui désiraient que la naissance de leurs enfants fut normale. La déesse CENTEOL, ou déesse de la terre, était d'après Fray *Bernardino de Sahagún* *), « la déesse de la médecine et des herbes médicales. Elle était vénérée par les médecins et les chirurgiens, les phlébotomistes et les sages-femmes, ainsi que par ceux qui donnaient les herbes pour les avortements ».

*) « Historia General de las cosas de Nueva Espana », p.36.

Parmi les dieux secondaires, il y avait AMIMITL pour les maladies d'estomac ; NANAHUATL pour les lépreux et XOLOTL, le responsable des difformes et des jumeaux. Et c'est CIHUAPIPILTI à qui l'on attribuait la mort des femmes à leur premier accouchement, prétendant qu'elles hanteraient éternellement les enfants d'autrui.

Il est impossible de prétendre que les Mexicains se soient intéressés à la connaissance anatomique du corps humain, car tout ce qu'ils savaient était dû aux observations faites par les TEOPIXQUIS, ou sacrificateurs qui devaient ouvrir la cage thoracique des victimes afin d'offrir aux dieux le cœur encore palpitant ; malgré que leur travail fût tout routinier, par simple curiosité, ils observèrent parfois les autres organes, leur donnant des noms différents afin de les distinguer les uns des autres. Ils nommèrent le cœur : YULLOTLI, le péricarde : PEYOTL, et le sang : EZTLI. Ils avaient une très vague idée des différentes fonctions physiologiques de ces organes ; naturellement ils avaient observé les pulsations du cœur qu'ils nommaient TETECUICALIZTLI. La circulation du sang dans les veines et artères leur était également connue ; ils pensaient en outre que dans les capillaires circulaient de mauvais esprits, les appelant IHIOYOTL IYONI. Ils connaissaient aussi les relations existant entre la respiration et les poumons (TOCHICHI), ainsi que la digestion ou TLATEMONILIZTLI et des noms spéciaux marquaient les différents organes qui y participaient. Ils avaient également donné des noms aux diverses sécrétions : CUITLATL pour les fèces, AXIXTLI pour l'urine, TOZTLAC pour la salive, TEPULCAYOTL pour le sperme, YTONALLI pour la transpiration et EZQUIZALILIZTLI pour la menstruation de la femme.

Les Aztèques étaient éduqués par des prêtres, TEPOCHTLATO, qui leurs enseignaient principalement la religion, la danse, la peinture et le chant. Mais ils enseignaient également la médecine, TICIOTL, quoique ce fût en général une profession transmise de père à fils. Le père enseignait au fils comment reconnaître les diverses maladies et la manière de les guérir par des plantes médicales ou par de simples procédés chirurgicaux. Chez les Aztèques, la profession de guérisseur se répartissait entre cinq classes différentes : TLAMATEPATI-TICITL était celui qui guérissait au moyen de médicaments à usage interne et externe ; il correspondait donc à nos médecins actuels. Puis venait TOXOXOTLA-TICIL, le chirurgien ; TEZOC-TEZOANI, le phlébotomiste ; TLAMATQUI-TICITL ou la sage-femme et l'herboriste - pharmacien PAPIANI-PANAMACANI le droguiste des temps actuels.

Nous ignorons si les patients se rendaient auprès des guérisseurs ou si les guérisseurs allaient les visiter. La façon générale de traiter les maladies était la suivante : d'abord le patient devait inhaler une poudre appele ZOZOYATIC (Veratrum album) qui faisait éternuer et pleurer. Puis, on lui faisait boire une potion XOXOUCAPATLI (signifiant breuvage amer): ceci ennivrait le malade qui devait alors indiquer la place exacte de son mal. Enfin on lui prescrivait le médicament approprié. Les médecines étaient achetées chez l'herboriste ou PAPIANI-PANAMACANI qui exposait toutes ses plantes et herbes médicinales au marché. Il criait et vantait l'efficacité et les propriétés particulières de ses marchandises. De nos jours encore, nous pouvons trouver dans bien des marchés de villes et villages, des herboristes agissant tout comme leurs ancêtres durant des siècles.

Les anciens Mexicains attribuaient une grande importance aux diverses époques de l'année, à la lune, au soleil, aux directions du vent, à la saison des pluies, aux éclipses ; bref, à tous les phénomènes météorologiques possibles qui avaient, selon eux, une influence sur la guérison des maladies. Ils croyaient que l'eau dort pendant la nuit et qu'elle doit être réveillée au matin, à l'aide d'un objet tournant quelconque, car ils étaient persuadés que toute personne qui omettait de le faire, tomberait malade et probablement devrait mourir. Les Mexicains savaient que quelques maladies étaient contagieuses ; on les appelait TEMAUHCOCOLIZTLI et les épidémies TEMOXTLI. La variole HUEYZAHUATL était considérée comme une grave maladie, voire lèpre, tandis que la rougeole TEPITONZAHUATL était nommée la petite lèpre à cause de sa bénignité. Le guérisseur afin de savoir si la maladie était PATIANI (guérissable ou non) jetait à terre une poignée de graines, généralement de maïs, et si une des graines était trouvée en position verticale, cela signifiait MIQUIZTLI ou la mort. Afin de se débarrasser d'une maladie, il était d'usage de faire une boule avec de la farine de maïs, de la placer dans une feuille de cactus et de la déposer ensuite, très tôt le matin, au milieu de la rue ; si par hasard il arrivait qu'une personne, les pieds nus, marchait sur le cactus, cela signifiait pour eux que la maladie était passée dans la jambe de cette personne. De cette façon on était assuré de la guérison du malade.

Les Mexicains ne guérissaient pas exclusivement les maladies par des médicaments à base de végétaux, de minéraux ou d'origine animale. Bien souvent on invoquait aussi les différents dieux afin qu'ils aident les personnes souffrantes. Cha-

que mois du calendrier mexicain comprenait 20 jours portant un nom spécial en relation avec une partie du corps. Et c'est seulement la partie désignée pour ce jour qui pouvait être soignée efficacement.

Il serait exagéré de dire que les Mexicains furent de bons chirurgiens, TEXOXOTLATICITL, bien qu'ils fussent assez capables de soigner des blessures, des entorses et foulures, des fractures et des enflures (œdèmes, «tumeurs»). Pour les sutures, ils employaient des cheveux, comme aiguilles des arêtes de poisson ou des épines, pour les saignées des arêtes creuses ainsi que des sangsues. Les fractures étaient arrangées au moyen de lattes de bois, semblables à celles employées de nos jours. On les maintenait en enroulant autour d'elles des bandes de cuir. La circoncision était un acte religieux et consistait d'après Fray *Gerónimo de Mendieta* *) à faire une incision dans le prépuce et à fermer la blessure avec un fer rouge. La religion défendait de pratiquer cette opération pendant les NEMONTEMI ou cinq derniers jours de l'année.

Il est très intéressant de voir le rôle que jouait la sage-femme TLAMATQUI-TICITL. Elle conseillait les femmes avant le mariage, au début de leur union, pendant leur grossesse et finalement elle les aidait à la naissance de l'enfant. Dans les cérémonies du mariage, on nommait quatre vieilles femmes, une d'elle était la sage-femme. Celle-là avait alors le privilège d'allumer la chandelle sacrée, OCOTL, qui faisait partie du rituel cérémonial. Le mari et les parents attendaient anxieusement les premiers signes de la grossesse TEOTZTILIZTLI, qui étaient aussitôt l'occasion de grandes cérémonies. La femme enceinte était entourée de soins particuliers et de précautions ; elle devait prendre deux bains religieux, en l'honneur de la déesse XOALTICITL. Le premier pendant le troisième ou quatrième mois de sa grossesse et l'autre au l'autre au sixième ou septième mois. La sage-femme lui recommandait de manger tout ce dont elle avait envie, mais de s'abstenir strictement de manger la «chique noire», cela à cause de la maladie qu'elle provoquerait à la bouche de son enfant. Elle lui recommandait également de cesser tout rapport sexuel avec son mari, pour éviter de causer des difformités dans le corps de l'enfant ; elle devait s'abstenir de courir, d'avoir des soucis, de lever de lourds objets, etc.

Le jour avant la naissance, on lui donnait un jus d'OPUN-

---

*) « Historia Eclesiàstica Indiana », p. 42.

TIA (tuniques des fleurs) afin d'apaiser les mouvements du fœtus dans l'utérus. Dès que les douleurs commençaient on lui donnait un bain et on lui faisait boire du XAXAHUAUTLI, qui avait la propriété de dercir les os du fœtus ; afin de produire des contractions utérines régulières, on lui faisait absorber du CIHUAPATLI (Montonosa Hemionotica). Dans le cas d'accouchement retardataire, on lui prescrivait des bains très chauds et on lui ordonnait de boire une préparation abortive d'ANCOAS (Amomum cardamomum) ou parfois aussi de TLIXOCHITL (Epidendron vanilla). Si ces deux remèdes restaient inefficaces, on la mettait debout, on la secouait, on lui tapait dans le dos et aux pieds, en lui recommandant de faire tous les efforts possibles pour tendre ses muscles abdominaux et pelviques. Si le fœtus mourait avant la naissance, la sage-femme prenait une lame de pierre bien aiguisée, et enlevait le fœtus morceau par morceau, afin d'éviter la mort certaine de la mère. Avant de procéder à une telle opération, la sage-femme consultait le mari et les parents de la malade, qui devaient lui donner la permission d'agir ainsi. Si l'enfant naissait d'une façon normale, on le baignait, — après avoir noué et coupé le cordon ombilical — en faisant des prières pour que toutes les impuretés venant du corps de la mère disparussent par un tel bain, et aussi pour que le nouveau-né sût que dès le début de sa vie il aurait des peines, des chagrins, de durs travaux et des maladies. Ensuite, le bébé était arrangé et placé dans un petit lit, COCOLLI. La sage-femme examinait alors si le placenta était expulsé et pour le cas où cela n'avait pas encore eu lieu, elle donnait différents médicaments à la jeune mère. En dernier ressort le placenta était expulsé par des pratiques manuelles. On l'examinait alors attentivement afin de s'assurer s'il était sorti en entier. Après cela le travail de la sage-femme était terminé. Celui de TONALPOUHQUI, le prophète, commençait alors. Il devait prédire l'avenir de l'enfant. Il considérait l'heure et le jour de la naissance ainsi que les constellations apparentes des astres. Il était d'heureux augure de naître pendant le TOCHTLI ou huitième jour du mois mexicain. On donnait son second bain à l'enfant le cinquième jour après la naissance et c'était l'occasion de grandes fêtes. Donner naissance à des jumeaux, COATL, ou à des trijumeaux, TENAMATZIN, était considéré comme un grand malheur : cela signifiait la mort très prochaine d'une personne de la famille.

Les principales affections *chirurgicales et médicales* — du reste les plus ordinaires — connues des Mexicains, étaient les suivantes :

Système digestif : D'après les historiens, il existait une maladie fort curieuse qui s'attaquait aux nouveaux-nés. C'était une affection de la bouche nommée NETENZO-PONILIZTLI qui présentait comme symptômes l'épaississement des gencives ainsi qu'un endurcissement considérable du palais, mettant le bébé dans l'impossibilité de téter. La cause de cette maladie était imputée à la mère qui aurait trop mâché de la « chique noire » TZICTLI, pendant sa grossesse. L'ulcère de la bouche était bien connu, ainsi que quelques maladies de l'estomac. Les vomissements s'appelaient NEZOTLALIZTLI et lorsqu'ils contenaient du sang NEZOTLALIZTLI-EZTLI.

Les Mexicains classaient les différents types de fèces, CUITLATL, selon leurs couleurs et leur consistance.

Ils connaissaient également l'indigestion ou AYATEMOLIZTLI, la dyspepsie XOCOLIZTLI, la constipation ETZCACATZCALIZTLI, les hémorroïdes XOCHICUIZTLI, l'entérite NEAPITZALIZTLI, le prolapsus du rectum NECUILCHILPILOLIZTLI, et bien d'autres affections.

Système circulatoire. Il est avéré que les Mexicains ne distinguaient pas les différentes maladies de la circulation, mais ils connaissaient quelques symptômes tels que les douleurs du cœur ou YOLLOTENEUALIZTLI, l'œdème, les irrégularités de pulsation. D'après les rapports dont nous avons pris connaissance, il n'y a aucune preuve qu'ils aient eu la connaissance de la circulation dans tous ses détails.

Système génito-urinaire. Nous savons qu'ils avaient des notions plus amples dans ce domaine, surtout en ce qui concerne les maladies du sexe féminin, telle que la dysménorrhée ou TZINYALLIZTLI et la stérilité TETZACAYOTL. Quant aux maladies des hommes, ils connaissaient l'impuissance TOTOMIAULIZTLI, et la blennorragie AXIXCOCOYALTZTLI. Ils avaient également observé les calculs urinaires.

Système nerveux. Ils connaissaient le délire comme maladie et le considéraient comme un vrai mystère. Les Mexicains classaient les dérangements mentaux en cas bénins XOLOPIYOTL et en cas graves TLAHUILILOCAYOTL. Ils pensaient que ces troubles étaient causés par empoisonnement de TOLOACHE (Datura stramonium). Hémiplégie, paraplégie et tous les genres de paralysie étaient considérés en général comme le résultat de certains poisons. L'idiotie, YOLLOQUIMIL, d'après eux, venait du Mauvais Dieu.

Système osseux. Les fractures étaient bien connues et classées d'après leur localisation, tel que QUAXAMANILIZ-

TLI ou fracture du crâne. On appelait les fractures de la colonne vertébrale CUITLAPUZTEQUILIZTLI, les fractures des côtes ELPATZOALIZTLI, les fractures du tibia MEZCOTOCTIC, les fractures du fémur METZPUZTEQUI, et celles des pieds XOPUZTOQUI. Les foulures s'appelaient OMIPATINILIZTLI. Les Mexicains savaient soigner les fractures de façon différente selon leur siège

Les affections des yeux. IXCOCOLIZTLI, étaient très répandues. Si la cécité avait été produite par une lumière subite et intense, on l'appelait IXMINICQUILIZTLI, si au contraire elle était provoquée par un corps étranger elle se nommait TLEIXTLATEMILIZTLI. Des yeux très enfoncés étaient attribués à de grandes souffrances ou à de graves maladies.

Parmi **les maladies contagieuses,** TEMAUHCOCOLIZTLI, dont ils avaient connaissance, il y a lieu de citer principalement la varicelle, la rougeole, la typhoïde, la malaria. L'éléphantiasis, TEOCOCOLIZTLI, était considéré comme une maladie sacrée.

Les médicaments employés par les anciens Mexicains étaient d'origine animale, végétale et minérale. Ainsi, ils utilisaient la chair fraîche ou séchée du puma, du léopard, des serpents, des iguanes, et également la poudre de différents insectes pilés. Les minéraux les plus employés étaient le calcium, le soufre et le sel. Mais, la grande majorité des remèdes provenait des végétaux, ils étaient très variés. Tout comme aujourd'hui ces médicaments furent administrés sous forme de pilules, de poudres et de cataplasmes. Vu leur grande importance nous en énumérerons ici quelques-uns d'après leurs emplois :

A. — Vomitifs : Les fleurs de CEMPOALCHITL (Tagetes erecta).
Les fleurs de IZTAHUYATL (Artemisia mexicana).

B. — Purgatifs : CUITLAPATLI (Valeriana mexicana).
Les graines de TLAPATL (Ricinus communis).
Les racines de TLANOQUILONI (Exogonium purga) (Jalapae), le plus usité de tous.
QUAUHTZAHUATL (Convolvulus alborescens).

C. — Diurétiques : Les feuilles de AHUEHUETL (Cupressus montezumae).
XOCOXOCHITL (Myrtus pimenta).
Les fruits du TLIXOCHITL (Epidendron vanilla).
Les pattes de grillons.

D. — Abortifs : ANCOAS (Amomum cardamomum).
COCOMECAXIHUITL (Smilax rotundifolia).

E. — Anti-abortifs : Les feuilles de QUAMOCHITL (Inga unguis cati).

F. — Emménagogues : La résine d'ULLI (Castilloa elastica).
YOLOXOCHITL (Magnolia glauca).
CHILLI (Capsicum annuum).

G. — Anti diarrhétiques : Les racines de AUAQUAHUITL (Quercus robur).
L'eau de TENEXTLI (Eau de calcium).
L'écorce de CAPOLIN (Cerasus capolin) *).
Les racines d'EPAZOTL (Chenopodium ambrosioides).
L'ACHIOTL (Bixa orellana).

H. — Anesthésiques : TLAPTL (Datura stramonium).
MARIGUANA (Cannabis indica).
TEONANACATL (Champignons).

I. — Expectorants : La résine de UXITL (Pinus teocote).
Les racines de CHIAN (Salvia hispanica).

J. — Toniques : CACAOTL (Theobroma cacao).
VEXOTL (Salix pentandra).
TEOMETL (Agave vivipara).

K. — Narcotiques : Racines de COAPATLI (Commelina tuberosa).
L'écorce de TETLATIA (Rhus radicanus).
TAMATL (Physalis angulata).
YOYOTLI (Thebetia yoyotli).

L. — Parasiticides (cutanés) : ITZCUINPATLI (Senecium canicida).
TONALXIHUITL (Matricaria chamomilla).
TLACHICHINOAXIHUITL (Tournefortia mexicana).

M. — Emétiques : Les graines de YEPACIHUATL (Croton vulpinum).
Les racines de PIPITZAHOAC (Perezia fructicosa).

N. — Anti-émétiques : IZTAUHYATL (Artemisia mexicana).

O. — Emollients : Les racines de CUITLAPATLI (Valeriana mexicana).

P. — Révulsifs : les feuilles de tabac (Nicotiana tabacus).
TZITZICAZTLI (Urtica dioica).

---

*) « Arbre indéterminé cultivé au Mexique pour son fruit comestible et comparable à la cerise ». Larousse Illustré, T. 2, p. 477.

Nous trouvons ces différents noms botaniques de plantes mexicaines dans les travaux de Ancona, Díaz, Flores et Las Casas. Nous avons essayé de les repérer dans la Pharmacopoea Helvetica et le Lehrbuch der Botanik de Strasburger, Noll, Schenck et Schimper.

Dans la 5me édition de la Pharmacopoea Helvetica nous avons trouvé : Ricinus communis, Exogonium purga, Capsicum annuum, Chenopodium ambrosioides, Datura stramonium, Cannabis indica, et Theobroma cacao. Dans le «Lehrbuch der Botanik» de Strasburger, Noll, Schenck et Schimper: Convolvulus arborescens, Myrtus pimenta, Smilax rotundifolia, Magnolia glauca, Quercus robur, Salix pentandra et Urtica dioica.

Les noms botaniques qui n'ont pas été repérés dans ces deux volumes ont été trouvés dans le « Nouveau Larousse illtré, dictionnaire universel encyclopédique ».

Parmi les médicaments cités ci-dessus, les suivants sont encore en usige aujourd'hui : Ricinus communis, Exogonium purga, Castilloa elastica, Magnolia glauca, Capsicum annuum, Chenopodium ambrosioides, Datura stramonium. Cannabis indica, Theobroma cacao, et Myrtus pimenta.

LA PÉRIODE COLONIALE

Au XVIme siècle, il y eut un grand nombre d'épidémies en Nueva Espana ; ces maladies — une des conséquences des luttes pour la conquête du pays — furent apportées par les blancs et les esclaves noirs.

La maladie la plus dévastatrice fut la variole, apportée par un esclave en 1520. Comme cette maladie était inconnue et nouvelle au Mexique, on ignorait totalement les remèdes à employer, et ainsi la maladie put se propager rapidement — étant donné qu'on avait la malheureuse coutume de baigner les malades et les bien-portants dans des installations communes.

La deuxième grande épidémie se produisit onze ans plus tard et fut apportée par les blancs : ce fut la varicelle qui causa une grande mortalité. En 1545 vint une troisième épidémie, encore plus dévastatrice que les deux premières. Elle était caractérisée par des hémorragies du nez, de la bouche et de l'anus, il est probable qu'il se soit agi de dysenterie. Ainsi, à TLAXCALA moururent 150.000 Indiens. En 1576 survint une épidémie de fièvre typhoïde, en 1588 la peste bubonique et la famine due au manque de maïs. En 1596 arriva la dernière vague épidémique du XVIme siècle ; elle fut plus ou moins une combinaison de toutes ces premières épidémies, mais fut moins funeste et d'une moins grande mortalité que les précédentes. Ce fut pendant cette année-là que Fray *Juan Bautista* fonda le premier hôpital du Mexique. Il ne subsista que deux mois, la place étant trop restreinte vu le grand nombre des malades. Le nouveau vice-roi *Gaspar de Fonseca y Zuniga* se chargea des soins à donner aux malades. Il obligea les personnes riches et bien-portantes à aller visiter toutes personnes malades, leur recommandant d'emporter avec elles les médicaments, les vêtements et les aliments nécessaires. C'est ainsi qu'alors on prit soin des malades.

De grandes épidémies de fièvre jaune survinrent en 1699, 1725 et 1802. Une épidémie de dengue apparut en 1828. Sans doute la syphilis fut introduite par les Espagnols dans les premières années de colonisation, mais cependant il n'y a pas de preuves indubitables attestant ce fait.

Le docteur *Juan de la Fuente* fut nommé le 7 novembre 1582 premier professeur de médecine à la « Real y Pontificia Universidad de México » et dès lors il y eut au Mexique un nombre suffisant de médecins. De ce temps date également le

vif intérêt qu'on a toujours porté dans ce pays à la médecine. En 1619 le roi d'Espagne *Philippe III* exige par décret royal que tout étudiant puisse fournir la preuve d'avoir successivement étudié la médecine élémentaire et avancée, ainsi que la chirurgie et l'anatomie avant de recevoir le titre de bachelier en médecine. Il demande aussi que l'éligibilité du candidat soit approuvée par au moins sept docteurs. Ceci marque le premier règlement de la pratique de la médecine ainsi que des études au Mexique. Ce ne fut qu'en 1621 qu'on nomme un professeur pour enseigner l'anatomie et la chirurgie, car auparavant ces deux sujets faisaient partie de la médecine. En 1624 arrive un nouveau vice-roi, le marquis *de Cerralvo ;* il apporta de grands changements en ce qui concerne l'Université. Tous les professeurs étaient nommés pour quatre ans avec un salaire annuel de cinq cents Pesos or, ce qui était considéré comme une grande somme à cette époque. Le système de désigner les professeurs par choix, c'est-à-dire par inspection et approbation par les autres membres de la Faculté, était parfois bien fallacieux. Les différents vice-rois en profitèrent pour imposer leurs candidats. C'est ainsi que lorsque le vice-roi duc d'*Albuquerque,* en 1655, voulut imposer son médecin, les étudiants révoltés choisirent eux-mêmes leur professeur .Leurs études finies, ils se présentèrent aux examens de l'Université.

C'est ainsi que pendant de nombreuses années le privilège de nommer les professeurs fut enlevé des mains du « *Claustro* » (la Faculté de l'Université) pour passer dans celles des divers vice-rois. Les exigeances pour l'obtention du grade de licencié ès médecine allèrent peu à peu en augmentant. Il fallut connaître l'anatomie, la chirurgie, l'astrologie et les mathématiques ; il fallait en outre avoir lu les ouvrages suivants qui sont pour la plupart contenus dans la liste des œuvres de Galien, authentiques ou non. Comme il est certain que les études se faisaient au Mexique à l'aide de livres imprimés et non de manuscrits, nous renvoyons nos lecteurs à *Ludwig Choulant,* « Handbuch der Bücherkunde », 1841. Grâce à cette œuvre nous avons réussi à repérer les livres suivants comme ayant été à la base de l'enseignement de la médecine au Mexique.

GALIEN (Galenos) : Methodus medendi.
De differentiis pulsuum.
De tumoribus praeter naturam.
De somplicium medicamentorum temperamentis et facultatibus.
De urinis.

MUNDINUS : Anathomia.

CHAULIAC, Guy de : Chirurgia.

MASSA, Nicolaus : De vene sectione et sanguinis missione in febribus...

Et puis, « De rebus naturalibus », « De rebus non naturalibus » et « De expurgatione ».

Quatre jours avant les examens le candidat devait s'entretenir avec ses huit examinateurs et leur expliquer à quelle conclusion il en était arrivé. Ces conclusions étaient alors publiées par l'Université. L'examen consistait à défendre 16 sujets se rapportant aux ouvrages suivants : « de differentiis febrium», «de locis affectis», «methodus medendi», «de crisibus» et « de diebus criticis » de *Galien* ; puis « de coctione et putredine », et « auscultatio physica » et « de generatione et corruptione » d'*Aristote*.

Après avoir passé ses examens avec succès et payé tous les frais, il devait jurer fidélité à sa profession, à l'Université, et qu'il défendrait toujours la virginité de Marie, la Mère de Jésus. Les frais s'élevaient à 44 Pesos. Cet argent était partagé entre les examinateurs, le recteur, le secrétaire et le maître des cérémonies. Le candidat devait encore rester deux années à l'Université et se présenter finalement à l'examen de bachelier en médecine. Les examens préliminaires avaient lieu à l'Université : celui de bachelier se passait solennellement à la cathédrale. A six heures du matin, avant l'apparition du candidat, on sonnait toutes les cloches ; on assistait à la messe, puis on procédait aux examens qui duraient plusieurs heures. Le jour suivant, le recteur, le secrétaire et les membres de la Faculté se rendaient avec lui auprès de toutes les personnes éminentes de la ville. Le jour où son diplôme lui était remis, il devait attendre à la maison le recteur et tous les membres de la Faculté qui venaient en général à cheval pour le chercher et l'accompagner autour de la ville, au son des trompettes et de la musique. Finalement on se rendait à la cathédrale où une chapelle spéciale était préparée à cette occasion. Généralement les officiers du Gouvernement et le vice-roi assistaient à la cérémonie.

Dans la suite, l'*enseignement* de la médecine tomba en grande décadence et ce ne fut qu'en 1768 que *Charles III* réorganisa l'Université. De nouvelles écoles furent fondées, parmi lesquelles il faut citer :

« El Colegio de Cirugía de Cadix » en 1747.
« El Colegio de Barcelona » en 1760, et
« El Colegio de Nueva Espana » en 1768.

Tous ces collèges furent réorganisés vers 1800, et il faut

ajouter que l'actuelle Faculté de Médecine ne fut indépendante qu'en 1831. (Auparavant les enseignements universitaires n'étaient pas séparés en Facultés spéciales comme de nos jours).

Parmi les *hôpitaux* fondés au XVIme siècle, il faut citer en 1524 l'Hôpital « Purísima Conceptión y Jésús Nazareno », créé par *Cortez*. En 1570 on fonda également l'hôpital « Real de San José de los Naturales »; ce fut là l'œuvre de Fray *Pedro de Gante*. En 1534, Fray *Juan de Zumarraga* créa l'hôpital « Real de la Bubas », et *Pedro López* celui de « San Lazaro » en 1572. Citons encore en 1584 l'hôpital « Montserrat » fondé par *D. Jimenez* et F. Moreno, et d'autres. En tout 36 établissements disséminés un peu partout, mais principalement à proximité de la ville de Mexico. Grâce à ce bon nombre d'hôpitaux et à l'enseignement de l'hygiène apporté par les blancs, les épidémies diminuèrent progressivement. Dans le reste du pays, on créa très peu d'hôpitaux. Ceux qui furent érigés appartenaient pour la plupart aux confréries religieuses et les sœurs en étaient les gardes-malades. Sans aucune connaissance médicale, leur aide n'était pas d'une très grande utilité. Comme le peuple était très religieux, il priait plutôt Dieu pour récupérer sa santé qu'il ne se confiait aux soins de tous ces médecins incapables.

L'influence des vice-rois et des politiciens conduisit à la fondation de nombreuses écoles de médecine, ce qui eut pour conséquence l'apparition d'un grand nombre de charlatans. La santé publique fut plus en danger entre leurs mains que s'il se fut agi d'une épidémie. En 1788 l'Inquisition remédia à cette situation en persécutant un grand nombre de charlatans et ce métier par trop dangereux disparut. En 1793, des lois restreignant l'exercice de la médecine furent édictées, mais ainsi qu'aux temps passés, elles furent vite oubliées et la grande calamité réapparut de plus belle. Le Gouvernement pensait plus à l'exploitation du peuple qu'à sa santé ; on défendit l'usage de certains livres médicaux, et ceux que l'on trouvait dans les écoles de médecine étaient consultés dans des buts religieux plutôt que pour des questions médicales. La rivalité entre les deux principales écoles médicales, le « Real Colegio de Cirugía » et l'Université, eut de bons résultats, car de nombreux livres défendus furent importés en contrebande, surtout de France. Les médecins se rendirent compte en particulier que leur savoir médical était très restreint. En 1822, le Gouvernement procéda aux dernières réformes dans l'enseignement et la pratique de la médecine, ceci avant que le Mexique ne fut une république.

Plusieurs livres médicaux furent publiés et parmi les plus importants il faut citer les suivants :

XVIme siècle :

«Opera medicinalia» par *Francisco B. Orunesi* publié en 1570, considéré comme étant le plus vieux livre médical écrit au Mexique.

«Summa y recopilación de Chirugía con un Arte para sangrar muy útil y provechosa» par *Alonso de López,* publié en 1578.

«Tratado breve de Medicina y de todas las emfermedades» par Fray *Augustín Farfán,* publié en 1592.

XVIIme siècle :

«Verdedera cirugia, medecina y astrología» par *Juan de Barrios*, publié en 1607.

«Tesoro de la Medicina para las diversas enfermedades» par *Gregorio López,* publié en 1672.

XVIIIme siècle :

«Cursus Medicus Mexicanus» par *José Salgado,* publié en 1727.

«Compendio medicinal» par *Francisco Capello,* publié en 1737.

«Alexipharmacao de la salúd» par *José F. de Malpica Diosdado,* publié en 1751.

«Epitome perpetuo de los dias decretorios que se consideran en las enfermedades» par *Felipe de Zuniga,* publié en 1755.

XIXme siècle :

«Elementos de Medicina» par *Juan Brown,* publié en 1803.

«Proelectiones et concertationes medicae» par *Luis Montana,* publié en 1817.

CONCLUSIONS

Les Espagnols trouvèrent au Mexique un peuple extrêmement civilisé. Quoique très superstitieux, et ayant un grand nombre di divinités médicales, ses connaissances sur les guérisons étaient d'une très haute moyenne. On a même cité que *Fernando Cortéz* avait une grande foi dans les TEXOTLALIZTLI et que bien souvent il fut soigné par eux. Les Mexicains classaient les maladies d'après les symptômes et pour toutes celles qu'ils connaissaient, ils avaient un remède particulier. Ils croyaient ferme au pouvoir curatif des plantes et y faisaient largement appel. Par contre, leurs connaissances chirurgicales étaient primitives, mais ils étaient capables de soigner blessures, entorses, foulures, fractures et enflures. La circoncision était un acte religieux et exécutée avec de grandes précautions. Ils avaient même quelques notions en anatomie et en physiologie, en particulier ils connaissaient plusieurs des sécrétions humaines. Mais en dépit de leur haut degré de civilisation, les Mexicains ignoraient les causes des maladies externes aussi bien qu'internes et les attribuaient à la vengeance des dieux.

La colonisation apporta au Mexique la civilisation avec tous ses bienfaits mais aussi avec ses méfaits : les épidémies. Les Mexicains ignoraient les maladies telles que la variole, la varicelle, la dysenterie, auxquelles par la suite ils succombaient par milliers. La colonie espagnole ne fit que très peu de progrès, étant donné que les colonisateurs mirent les indigènes en esclavage et exploitèrent toutes les richesses possibles du pays. Les années passant, on arriva à donner confiance aux Indiens dans le savoir médical des blancs et ainsi les maladies diminuèrent.

L'enseignement à l'Université n'était pas de très grande valeur, étant donné l'influence que les vice-rois et les politiciens y exerçaient. Les querelles entre professeurs eux-mêmes eurent pour conséquences la création de nombreuses écoles de médecine d'enseignement douteux. On promulgua beaucoup

de lois, mais la pratique de la médecine ne fut sérieusement réglée qu'après la proclamation de la République.

En général, pendant la période coloniale, la médecine a fait très peu de progrès au Mexique et presque toutes les épidémies décimèrent la population. L'apport du Mexique d'avant la République à la médecine, ne fut pas très important. Il consista surtout dans la découverte de quelques plantes médicinales et du grand danger de la «mariguana» (Cannabis indica).

EXPLICATION DES MOTS MEXICAINS

AMIMITL — dieu des maladies d'estomac.

AXIXCOCOYALIZTLI — blennorragie.

AXIXTLI — Urine.

AYATEMOLIZTLI — indigestion.

CENTEOL — déesse de la terre.

CIHUACOATL — déesse qui fut la première femme qui mit un enfant au monde.

CIHUAPIPILTI — dieu responsable de la mort des femmes à leur premier accouchement.

COATL — jumeaux.

COCOLLI — berceau.

CUITLAPUZTEQUILIZTLI — fracture de la colonne vertébrale.

CUITLATL — fèces.

ELPATZOALIZTLI — fracture des côtes.

EZQUIZALILIZTLI — menstruation de la femme.

EZTLI — sang.

HUEYZAHUATL — variole.

IHIOYOYLIYONI — mauvais esprits qui circulaient dans les capillaires.

IMINICQUILIZTLI — cécité produite par une subite et forte lumière.

IXCOCOLIZTLI — affections des yeux.

METZPUZTEQUI — fracture du fémur.

MEZCOTOCTIC — fracture du tibia.

MIQUIZTLI — la mort.

NANAHUATL — dieu des lépreux.

NEAPITZALIZTLI — entérite.

NECUILCHILPILOLIZTLI — prolapsus du rectum.

NETENZO-PONILIZTLI — affection de la bouche de l'enfant avec impossibilité de téter.

NEZOTLALIZTLI — vomissements.

NEZOTLALIZTLI-EZTLI — vomissement hémorragique.

OCOTL — chandelle sacrée employée dans le rituel nuptial.

OMIPATINILIZTLI — foulures.

OPUNTIA — tuniques des fleurs.

OXITL — résine sacrée.

PAPIANI-PANAMACANI — herboriste-pharmacien.

PATIANI — essai de distinguer si la maladie est guérissable ou non.

PEYOTL — le péricarde.

QUAXAMANILIZTLI — fracture du crâne.

QUETZALCOATL — dieu de l'air.

TEMAUHCOCOLIZTLI — maladies contagieuses.

TEMOXTLI — épidémies.

TENAMATZIN — trijumeaux.

TEOTZTILIZTLI — la grossesse.

TEOCOCOLIZTLI — éléphantiasis.

TEOPIXQUIS — sacrificateurs.

TEOXIHUITL — année dédiée au dieu QUETZALCOATL (dieu de l'air).

TEPITONZAHUATL — rougeole.

TEPOCHTLATO — prêtres.

TEPULCAYOTL — sperme.

TETECUICALIZTLI — pulsations du cœur.

TETZACAYOTL — stérilité.

TETZACATLIPOCA — dieu créateur de l'univers.

TEXOTLALIZTLI — le médecin.

TEZOC-TEZOANI — le phlébotomiste.

TICIOTL — la médecine.

TLAHUILILOCAYOTL — cas graves de dérangements mentaux.

TLALTECUIN — dieu noir.

TLAMA-TEPATI-TICITL — personne qui guérissait au moyen de médicaments à usage interne et externe.

TLAMATQUI-TICITL — la sage-femme.

TLATEMONILIZLI — processus de digestion.

TLEIXTLALTEMILIZTLI — cécité produite par un corps étranger.

TLEILOTL — eau bénite.

TOCHICHI — poumons.

TOCHTLI — huitième jour du mois mexicain.

TONALPOUHQUI — le prophète.

TOTOMIAULIZTLI — impuissance.

TOXOXOTLA-TICIL — le chirurgien.

TOZTLAC — salive.

TZAPOTLATENAN — déesse de la médecine.

TZICTLI — morceau de tabac que l'on mâche (chique).

TZINYALIATLI. — dysménorrhée.

XAXAHUATLI — breuvage donné aux femmes enceintes pour affermir les os du fœtus.

XOALTICITL — déesse vénérée par la femme enceinte.

XOCHICUIZTLI — constipation.

XOCOLIZTLI — dyspepsie.

XOLOPIYOTL — cas bénins de dérangements mentaux.

XOLOTL — dieu responsable des difformes et des jumeaux.

XOPUZTOQUI — fracture des pieds.

XOXOUCAPATLI — breuvage amer.

YOLLOQUIMIL — l'idiot.

YOLLOTENEUALIZTLI — douleurs du cœur.

YTONALLI — transpiration.

YULLOTLI — le cœur.

BIBLIOGRAPHIE

ANCONA, Eligio. — Historia de Yucatán. Imp. du Gouvernement de Yucatán, Mexique, 1917.

BATRES, L. — Civilización de algunas de las diferentes tribus que habitaron el territorio hoy Méxicano, en la antiguedad. Imp. du Gouvernement du Mexique, 1899.

BENADUCI, Lorenzo Boturini. — Idea de una historia general de la América Septentrional. Madrid, Juan Zuniga, 1746.

CHOULANT, Ludwig. — Handbuch der Bücherkunde für die ältere Medicin. 2. Aufl. Leipzig, Leopold Voss, 1841.

DIAZ, Bernardo. — Historia Verdadera de la Conquista de la Nueva Espana. (Madrid 1632). Mexico, Imp. Genaro, 1904-1905.

DURAN, Fray Diego. — Historia de las Indias de Nueva Espana o Islas de Tierra Firma. Mexico, Imp. Ramirez-Escalante, 1867

FLORES, F. — La Medicina en México. Mexico, 1886.

GARRISON, F.H. — Introduction to the History of medicine. 4th ed. Philadelphia and London. 1929.

GENET et CHELBATZ. — Histoire de Peuples Mayas-Quiches. Paris, Genet et Chelbatz, 1927.

HAESER, Heinrich. — Lehrbuch der Geschichte der Medicin und der epidemischen Krankheiten. Jena, Hermann Dufft, 1875-1882, 3 Bde.

HERRERA, Alfredo L. — El hombre prehistórico de México, Mexico, Imp. Sociedad Cientifica, 1893.

HIRSCH, August. — Handbuch der historisch-geographischen Pathologie. Stuttgart, Ferdinand Enke, 1881.

LAIGNEL-LAVASTINE, M. — Histoire générale de la médecine, etc. Paris, Albin Michel, 1936, t. I.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRE. Dictionnaire universel encyclopédique. Paris, Larousse, s.d., 7 vol.

LAS CASAS, Fray Bartolomé de. — Historia de las Indias. Mexico, Imp. José M. Vigil, 1877.

LEON, Nicolás. — Datos bio-bibliográficos paru la Historia de la Medicina en México. Mexico, Imp. Gaceta Médica de México. 1915-1916.

LESSING, Michael Benedict. — Handbuch der Geschichte der Medizin. Berlin, August Hirschwald, 1838.

MENDIETA, Fray Geronimo. — Historia Eclesiastica Indiana. Mexico, Imp. Antigua libreria del Portal de Agustinos, 1917, p. 42.

MOTOLINIA, Fray Toribio. — Memoriales de México. Mexico, imp. Paris-Madrid, 1903.

NUTHALL, Zelin. — The Aztecs and their predecessors in the valley of Mexico. New York, Imp. American Philosophical Soc., 1926.

OSLER, William. — Bibliotheca Osleriana. Oxford, 1929.

— Incunabula medica. Oxford, 1923.

OVIEDO et VALDES. — La Historia General de las Indias. Sevilla, 1533. Nouv. éd. Madrid, 1851-1855.

PHARMACOPOEA HELVETICA, 5e éd. Ed. française. Berne, Stämpfli et Cie, 1934.

RICHAUD, A. et HAZARD, R. — Précis de thérapeutique et de pharmacologie, 7e éd. Paris, Masson et Cie, 1935.

ROBELO. Cecilio A. — Diccionario de aztequismo. Cuernavaca, Mexique, Imp. Robelo, 1917.

SAHAGUN, Fray Bernardino de. — Historia General de las cosas de Nueva Espana. Mexico, Imp. Bustamante, 1829, p. 36.

SPRENGEL, Kurt. — Versuch einer pragmatischen Geschichte der Heilkunde. Halle, 1800.

STRASBURGER NOLL, SCHENCK et SCHIMPER. — Lehrbuch der Botanik für Hochschulen. Jena. Gustav Fischer, 1900.

SUDHOFF, Karl. — Geschichte der Medizin. Berlin, S. Karger, 1922.

TAPPEINER, H. von. — Lehrbuch der Arzneimittellehre und Arzneiverordnungslehre. 4. Aufl. Leipzig, F.C.W. Vogel, 1901.